

Au TNS / Un opéra électrique

Doctor Faustus, so long, so light

■ *Doctor Faustus lights the lights*, opéra rock mis en musique par Rodolphe Burger, égaré dans les artifices d'un conte cramé : Ludovic Lagarde avec Olivier Cadiot adapte Gertrude Stein et se brûle les ailes.

Ce devait être un opéra électrique. C'est ainsi qu'il s'annonçait, et partant, on se l'était imaginé superbe, rayonnant, spitant. Une œuvre rêvée lumineuse, actualisant avec force, violence éblouissante peut-être, la damnation d'un Faust moderne, maître et possesseur de la lumière, aveuglé par l'obscurité de ce pouvoir le mesurant à l'étincelle divine. Un Faust perdu entre jours et nuits désormais indistincts, seul face au diable, seul avec ses compagnons tristes, un petit garçon et un chien qui dit merci.

Parce que c'est Ludovic Lagarde, parce que c'est Olivier Cadiot, parce que c'est Gertrude Stein, comment présumer du peu d'intérêt, au final, d'une telle œuvre ? D'autant que Rodolphe Burger s'inscrivait aussi au générique, pour faire briller *Doctor Faustus lights the lights*, d'éclats rock fulgu-



Samuel Réhault est Doctor Faustus. (Photo DNA - Alain Destouches)

rants, le lustrer en conte musical cramé. On préjugeait d'une pièce malade et fascinante ; il n'en était rien : on en ressortit plein d'ennui, mardi au festival Musica qui le programmait, entre les murs d'un Théâtre national de Strasbourg qui faisait salle comble.

Créé en 2010 à la comédie de Reims, *Doctor Faustus lights the lights* loge dans un décor de pauvre music-hall sans âme, très vide, épuré dira-t-on, avec deux fauteuils clubs pour s'affaler, quelques marches en fond

de scène qui font estrade aux musiciens et aux choristes – rien ne bouge, dans cette scénographie immobile, extraordinairement figée d'Antoine Vasseur, dont la mise en scène assume la paresseuse indolence.

Sans génie ni folie

Faustus joue dans un univers nocturne enfumé, fermé, parfaitement claustrophobe, faisant surgir d'un brouillard de pur cauchemar ses personnages, comme autant d'irréelles apparitions. C'est une idée qui vaut, pour dire la dimension

de conte moderne de la pièce de Gertrude Stein.

Stein, justement. Olivier Cadiot personnalise le livret écrit en 1938 par l'auteure américaine, dans une traduction stylisée qui mâline les langues, anglais, français, français – allant jusqu'à glisser, en rétro clin d'œil aux eighties, la rengaine disco du groupe Ottawan *T'es ok !*. Curieusement, cette adaptation est vide de la prosodie fulgurante qui particularise l'écriture de Cadiot, dont on aime tant la prodigieuse efflorescence.

Faustus apparaît ici en texte faible, que les comédiens mobilisés par Ludovic Lagarde, et qui ont la plupart déjà œuvré à son théâtre (Valérie Dashwood, Samuel Réhault, Juan Cocho, Stéfany Ganachaud, David Binchindaritz...) ne commentent pas en puissance par le jeu. Pis, leurs voix peinent à porter l'ampleur des chansons imaginées par Rodolphe Burger – un comble, s'agissant d'un conte enchanté

Voilà donc un *Faustus* sans génie ni folie, qui eût pu être brûlant et infernal,

Nathalie Chifflet